

« *Bonjou konpè ki jan ou ye konman tout fanmi yo ye ki jan aktivite ou ye men konpè depi nou pale mwen pa tande ou ankò ou pa banm yon bri!* »

« Bonjour *konpè*, comment vas-tu, comment va ta famille, comment vont tes activités, mais *konpè* depuis qu'on s'est parlé je ne t'ai pas entendu, tu ne m'as pas donné un bruit! »

Le message dure 11 secondes. C'est Dadi qui me l'envoie par WhatsApp, une application pour téléphones intelligents par laquelle on peut envoyer des textos, des photos et des messages vocaux et tenir des conversations avec ou sans image, le tout par la magie d'Internet, gratuitement en plus. Dadi préfère en effet les messages vocaux au clavier numérique qu'elle ne maîtrise pas tout à fait.

Dadi m'a envoyé son message deux jours après avoir quitté son village de la côte nord haïtienne en direction des États-Unis, la dernière fois où je lui ai parlé. Il n'a fallu que 48 heures sans contact pour qu'elle prenne déjà un ton accusateur! Son vol Cap-Haïtien–Miami a été son baptême de l'air et sa première sortie hors de son pays.

Dadi, c'est ma *konmè*, ou co-mère : je suis le parrain de sa fille Roselove. J'ai fait connaissance avec Dadi au cours de mon premier voyage à Haïti en 1997. Je venais alors de terminer ma deuxième année d'université et, après avoir travaillé auprès de professeurs œuvrant sur une ethnographie de la communauté haïtienne à New York, j'ai décidé de partir à l'aventure. Pas question de retourner faire le serveur dans un hôtel! Je me suis donc envolé pour Haïti avec une petite ONG des États-Unis active dans un village de 2 000 âmes. Cet été-là, j'étais le seul représentant de l'ONG au village. Je logeais dans un petit couvent laissé à l'abandon par des religieuses québécoises. À l'époque, le village était dépourvu de lignes téléphoniques, l'eau arrivait par intermittence au couvent et je n'avais qu'une heure d'électricité par jour. Les villageois, isolés, connaissaient la misère : c'est le premier contact que j'ai eu avec le sous-développement et les conséquences désastreuses du colonialisme et du capitalisme mondialisé. Chaque fois que je mettais le pied dehors, je voyais des enfants aux prises avec la malnutrition, des gens malades qu'on ne soignait pas et des écoles sans toit, le tout sur fond d'une beauté à couper le souffle, que ce soit les immenses falaises qui surplombent le turquoise de l'océan; la végétation de caféiers, de cacaoyers, d'ylang-ylang et de nombreux arbres fruitiers qui parfument l'air ou le son des vagues qui nous transporte ailleurs.

Dadi était cuisinière quand il y avait des coopérants de passage avec l'ONG. Quand j'ai su que j'aurais trois domestiques, j'ai réagi en bon jeune Nord-Américain qui voulait maintenir un simulacre d'autonomie et faire semblant que je ne jouissais pas d'énormes privilèges liés à la couleur de ma peau, à mes origines ethniques, à ma citoyenneté et à ma classe sociale. On m'a rapidement expliqué que ma présence créait des emplois pour trois personnes et que la préparation d'un repas simple en milieu rural pouvait prendre plusieurs heures. Dadi prenait sa responsabilité au sérieux et surveillant bien mes déplacements. Si j'arrivais à un repas en retard ou si je ne lui annonçais pas mes

déplacements d'avance, elle me disait « M ap kale ou! » (Je vais te battre!), une menace empreinte de beaucoup d'affection.

Je suis retourné au village à plusieurs reprises, et Dadi y travaillait toujours comme cuisinière. Par contre, lorsque je n'étais pas en Haïti, nous n'avions que peu d'échanges. Lors de mes premiers séjours à Haïti, les lignes téléphoniques étaient en effet rares. Les gens avaient la coutume d'« ekri kasèt », littéralement écrire des cassettes, c'est-à-dire enregistrer des messages audio pour communiquer au-delà des frontières. Pour ceux qui avaient de la difficulté à lire ou écrire, les cassettes permettaient de transmettre les nouvelles, de faire des demandes, de maintenir des liens entre *lakay*, la maison, et *lòt bò*, l'autre bord, ou ailleurs. Je me souviens d'avoir écrit et reçu quelques cassettes, que j'ai conservées même si je n'ai plus de magnétophone pour les lire.

C'est après le décès soudain de son mari que Dadi a commencé à dire qu'elle voulait quitter Haïti. Ses enfants grandissaient dans une économie précaire, après tout. Dadi n'est qu'un exemple parmi la foule d'Haïtiens qui souhaitent s'installer à l'étranger, mais ceux qui y parviennent sont souvent plus jeunes et plus instruits qu'elle. Quand elle m'a annoncé qu'elle avait acheté son billet, j'ai cru qu'elle blaguait. Elle est ainsi arrivée à Miami à l'âge de 50 ans, ne parlant aucunement l'anglais et sans projet précis d'emploi ou de formation. Aujourd'hui, elle habite avec sa nièce, le père de sa nièce et une amie de la famille dans un appartement de deux chambres. L'appartement est décent, mais elle habite un quartier où les services de proximité sont rares. Chaque soir, elle suit un cours d'anglais pour immigrants haïtiens, mais elle n'a pas grand-chose d'autre pour occuper son temps : l'église le dimanche, les courses avec la nièce de temps en temps...

Il y a beaucoup à entendre dans les messages de Dadi. J'entends quelqu'un qui se fait avare de mots et d'informations au téléphone et qui, par habitude, se dépêche et parle vite parce qu'elle craint que la ligne coupe et a toujours l'impression qu'elle paie à la seconde. J'entends une femme qui vient d'un milieu où elle était toujours entourée, où il y avait toujours quelqu'un avec qui parler ou travailler et qui se retrouve dans un appartement où, certes, l'électricité et l'eau potable lui sont accessibles en tout temps, mais où, aussi, elle côtoie le silence et la solitude. Elle passe probablement beaucoup de temps devant le téléviseur et son téléphone.

Si elle est chanceuse, Dadi se fera des amis dans la grande communauté haïtienne de Miami; elle a d'ailleurs déjà commencé à rencontrer d'autres gens de son village, des gens à qui raconter des souvenirs et avec qui échanger des conseils. Si elle est très chanceuse, elle évitera le travail au noir et se trouvera un emploi au salaire minimum : femme de chambre dans un hôtel, plongeuse dans un restaurant. Elle a travaillé fort toute sa vie, ce n'est certainement pas le travail qui lui fait peur. Si elle encore plus chanceuse, elle pourra faciliter l'immigration de ses deux enfants. C'est sa grande priorité pour le moment : elle sait que la difficulté croît avec le temps. Elle regrette probablement de ne pas avoir agi plus tôt, avant que son pays d'accueil soit dirigé par un mégalomane qui a traité Haïti de *shithole* et qui compte abolir le statut protégé de milliers d'immigrants dont des Haïtiens parce que ce sont des pauvres à la peau foncée.

La situation en Haïti n'est pas facile même si le pays a pris du mieux sur plusieurs plans, notamment la santé, l'éducation et les communications. Le taux de criminalité a baissé, tout comme le taux d'analphabétisme, et les Haïtiens vivent aujourd'hui dix ans de plus qu'à mon premier voyage. Mais une espérance de vie de 60 ans en 2018, voilà qui demeure bien bas. Trop d'enfants meurent avant l'âge d'un an. La carence d'infrastructures et la mauvaise répartition des ressources obligent nombre d'Haïtiens à lutter au quotidien pour subvenir à leurs besoins essentiels. L'idée de réaliser des rêves ou de mettre de côté de l'argent pour des imprévus demeure un luxe pour la majorité de la population. Ceux qui peuvent se permettre de rester ont la chance de contribuer au long processus d'amélioration des conditions de vie à Haïti. Aux quatre coins du pays, des gens mettent la main à la pâte avec leur famille et leur église, dans leur école, au sein de coopératives et d'associations communautaires. Mais ils ont peur de l'avenir et, comme Dadi, bon nombre d'entre eux sont convaincus qu'ils doivent quitter leur terre natale pour la survie de la prochaine génération.

Pour le moment, Dadi continue de m'envoyer des messages WhatsApp. Elle demande comment vont ma mère et mes sœurs, des gens qu'elle n'a jamais rencontrés. Elle me demande quand je vais revenir la voir à Miami. Abstraction faite de ses accusations parce qu'elle n'a pas de mes nouvelles assez souvent, elle se plaint très peu de sa situation.

Il faudrait que je lui parle plus souvent.